

direction Jean Bellorini

#10 • avril-juin 2023

Bref

instants de la création

Dans ce numéro

Le graphiste Jacno à l'honneur, Tiphaine Raffier s'empare de la science-fiction, une troupe afghane reprend *Antigone*, une nouvelle Troupe éphémère entre en scène, l'agenda des spectacles et rendez-vous !



Les Messagères d'après *Antigone* de Sophocle, mise en scène Jean Bellorini, répétitions, février 2022 © Jacques Grison

Sillonner les temps

Alors que, dans l'actualité, le printemps social se tend, les artistes programmés au TNP sillonnent entre les temps pour tenter d'y voir plus clair. Tandis que les fantômes du passé remontent à la surface dans la création de Christiane Jatahy *Depois do silêncio*, ce sont les spectres de la France du XXV^e siècle qu'imagine Tiphaine Raffier dans *France-fantôme*. En abordant la question de violences ancestrales ou du droit à la mort, ces détours temporels sont la voie privilégiée pour mieux parler de notre époque. Et qui de plus légitime pour parler de cette époque que la jeunesse, combative

et rêveuse, résiliente et joyeuse ? Cette fin de saison, la jeunesse aura en effet la part belle, qu'elle soit sur le plateau ou invitée en salle. Depuis près de deux ans, le TNP accueille une troupe de jeunes artistes en exil, l'Afghan Girls Theater Group. Les neuf comédiennes sont dirigées par Jean Bellorini dans une adaptation libre d'*Antigone* de Sophocle : *Les Messagères* clament leur courage et leur foi en des jours plus justes. D'autres jeunes gens, les comédiens amateurs de la Troupe éphémère donneront des extraits de l'œuvre de Fernando Pessoa avec la création *Fragments d'un voyage immobile* – entre

leurs lèvres, les mots du poète portugais s'enflamment. Deux spectacles, enfin, interrogent le passage du temps et le lien entre les générations : *Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu* de Philippe Dorin mis en scène par Julien Duval et la création théâtrale de Joël Pommerat *Le Petit Chaperon rouge* seront appréciées par petits et grands. Et pour ouvrir ce numéro, *Bref* revient sur l'hommage rendu au graphiste Jacno, artiste bien conscient lui aussi que les temps sont liés par des chemins secrets : « Et voici que s'avancent des formes toutes nouvelles qui sont peut-être le réveil de pensées très anciennes. »

Jacno, un homme de caractères

Derrière « Jacno », il y a plusieurs hommes : le typographe, l'amoureux des lettres, le dessinateur d'alphabets qui ont fait les beaux jours des réclames de magazines, des programmes de cinéma et de théâtre comme le caractère « Chaillot » créé pour le TNP ; l'affichiste, signataire de l'image de marque du Théâtre National Populaire ou des trois clés du Festival d'Avignon ; le designer, qui dessina le fameux casque ailé du paquet de Gauloises et qui travailla pour des marques aussi prestigieuses que Révillon ou Guerlain ; le graphiste, enfin, concepteur de la formule de *L'Observateur*, de *France soir*, de la manchette des journaux *Ici Paris*, *Radar* ou *Détective* et des jaquettes pour de célèbres maisons d'édition. C'est à cet artiste de l'ombre, dont les œuvres sont restées plus célèbres que le nom, que le TNP rend hommage en cette fin de saison, à travers l'accueil de deux événements.

D'une part l'exposition rétrospective *Signé Jacno, un graphisme brut pour un théâtre populaire*, programmée en partenariat avec l'Association Jean Vilar/

Maison Jean Vilar, présente des objets éditoriaux, ainsi que des esquisses, des travaux préparatoires bruts et d'innombrables maquettes qui n'ont jamais été réunis auparavant. D'autre part l'événement *Oh Jacno !*, pour donner à cet hommage une dimension plus contemporaine et mettre en lumière le rayonnement et la pertinence actuelle de l'œuvre de Marcel Jacno. Vingt designers européens ont été invités à relever un même défi : créer une affiche en écho au travail singulier de Jacno, suivant un même cahier des charges. Ils signent ainsi vingt affiches originales, d'un format de 120 × 175 cm, imprimées en sérigraphie en trois couleurs spécifiques. Depuis fin mars, ces affiches ont pris place dans le hall du théâtre. Et pour mener jusqu'au bout cette transmission de l'héritage de Jacno, quatorze étudiants issus de sept écoles supérieures d'art françaises se sont penchés sur un travail de création d'affiches, à l'occasion d'un *workshop* à l'ENSBA Lyon ; ces travaux sont également exposés au TNP jusqu'au 30 juin.

Dans ce dossier consacré à Jacno, *Bref* revient sur plusieurs moments-clés de cet hommage. D'abord, par un aperçu d'une conférence donnée par Michel Wlassikoff, historien du graphisme et spécialiste de Jacno, et un retour sur le *workshop* mené avec des étudiants en écoles supérieures d'art françaises. Puis, en donnant la parole à Fanette Mellier, l'une des vingt graphistes invités à revisiter l'œuvre de Jacno. Enfin, par un récit-photos de l'impression des affiches au Lézard graphique, imprimeur installé à proximité de Strasbourg et spécialisé dans la sérigraphie.



Marcel Jacno dans son atelier sur l'Île Saint-Louis, fin des années cinquante © Serge Jacques

Zoom sur la conférence de Michel Wlassikoff

Jacno : une œuvre typographique et graphique majeure

Diplômé de l'École des hautes études en sciences sociales, Michel Wlassikoff est historien du graphisme et de la typographie. Il enseigne au sein de plusieurs écoles d'art et de design en France et à l'étranger et a dirigé, de 1991 à 1998, *Signes*, revue de référence dans le domaine du graphisme. Il a donné de nombreuses contributions aux principales revues de graphisme en France et dans le monde. Il a publié plusieurs ouvrages dont *Marcel Jacno*, un livre paru en octobre 2022 chez Actes Sud en coédition avec l'AMI (Atelier-Musée de l'Imprimerie de Malesherbes) et entièrement dédié à l'œuvre du graphiste et typographe.

Dans le cadre de cet hommage à Marcel Jacno, Michel Wlassikoff était invité à l'ENSBA Lyon, le lundi 27 février, pour une conférence autour de sa dernière publication. En s'appuyant sur un corpus de plus de deux cent cinquante images, il est revenu sur le parcours de Marcel Jacno et son inscription particulière dans l'histoire du graphisme. *Bref* a retenu quelques moments de cette rencontre.

Genèse du livre

« Je suis venu à cette recherche par deux biais. Le premier est lié à de l'histoire pure, avec mon livre *Histoire du graphisme en France*¹, une somme sur l'évolution du graphisme. À cette occasion, j'ai croisé dans mes recherches le nom de Marcel Jacno. J'ai compris qu'il était extrêmement intéressant, et qu'il avait été peu étudié. Il a pourtant eu, dans les années 1950 et 1960, une réputation notable, en France comme à l'étranger, où il est mentionné dans de nombreuses revues de graphisme ou de design. Mais sa mémoire s'est estompée.

J'ai eu la chance de rencontrer son beau-fils, qui a su s'intéresser et préserver une grande partie du patrimoine de Marcel Jacno. Une autre partie de ce patrimoine avait été léguée, auparavant, aux archives de la Maison Jean Vilar en Avignon, en particulier les affiches du TNP. Regroupant tout cela, je me suis dit qu'il y avait matière à faire un livre et, soutenu par les éditions Actes Sud et l'Imprimerie Nationale de France, je me suis lancé dans l'aventure. »

Une redécouverte

« Né en 1905, Jacno a traversé le XX^e siècle. Il appartenait pratiquement à la même génération que certains grands noms du graphisme comme Cassandre², Jean Carlu³ ou Paul Colin⁴; ces fameux mousquetaires de l'affiche ont construit leur renommée dès les années 1930. À cette époque, Jacno était déjà

en activité, mais c'est plus tard qu'il a véritablement émergé. C'est aussi le cas de Roger Excoffon⁵ qui, comme Jacno, dessinait des caractères. Ces deux-là font figure d'exception dans l'évolution de la typographie et du graphisme en France. Avec la déperdition de la typographie classique et l'invention fabuleuse du numérique dès les années 1980-1990, ils ont disparu de la circulation. Roger Excoffon a été redécouvert; désormais, c'est au tour de Jacno. Il le mérite largement. »

« Comme dans tout graphisme efficace, il y a dans les affiches d'une entreprise théâtrale deux éléments qui, répétés en toute occasion, doivent être aisément perçus par les yeux et rapidement saisis par l'intelligence : d'abord la couleur (rouge Opéra, aplats du TNP, drapeau du Théâtre des Nations); ensuite la typographie des titres principaux qui, tout en demeurant très lisible, doit être violemment caractéristique. »

Marcel Jacno

Un autodidacte passionné

« Jacno a toujours aimé dessiner. Au début des années 1920, il est embauché par un ami, Pierre Lazareff, qui jouira plus tard d'une grande renommée dans le monde de la presse écrite en France. On commande à Marcel Jacno des petites caricatures de célébrités du temps. Dès ces premiers dessins, dans la veine d'un Leonetto Cappiello⁶, il se fait remarquer. On l'encourage à poursuivre dans cette voie. De son côté, Marcel Jacno était convaincu qu'il y avait beaucoup à faire dans le domaine du dessin de lettres. Avec l'évolution des médias dans les années 1920, le besoin se faisait de plus en plus fort. Il devient alors lettré. Il travaille à la fabrication de plaques de rue et apprend ainsi, très techniquement, le dessin de la lettre. Il réalise ensuite des annonces presse pour le cinéma. Dans ces annonces, que j'ai retrouvées avec l'aide de la Cinémathèque française, le dessin de lettres est très présent. Il façonne, travaille la lettre, en fait quelque chose de presque sculptural. Et puis, d'emblée, la volonté ludique est présente. Le dessin de la lettre, chez Jacno, n'est pas uniquement vu comme du titrage, mais participe de la composition générale d'une affiche. Dès le début, Jacno se distingue par sa signature. Il a signé ses affiches, bien sûr, mais également tous les travaux qu'il a pu mettre en œuvre graphiquement. Pourtant, de manière générale, il revendiquait assez peu son travail. Il ne s'estimait pas à la hauteur, et se dévalorisait beaucoup, au moins jusqu'aux années 1950 et l'aventure du TNP. »

Le TNP et le succès

« Dans une publication du début des années 1950 consacrée à la typographie, Jacno explique sa manière de construire un caractère typographique. Il montre l'évolution d'un Didot d'origine vers le Chaillot, caractère pochoir par

excellence. Le Chaillot, c'est un caractère-signé, qui satisfait largement aux besoins du TNP. Il se marie parfaitement à la marque du TNP, qui représente aussi un tampon. Cette proposition est soutenue par une recherche sur l'irrégularité du tracé. Il remet de nombreuses fois l'ouvrage sur le métier avant d'obtenir cet ensemble de signes, qui forment l'identité du théâtre de Jean Vilar. Ce qu'il affectionne particulièrement dans les affiches du TNP, c'est d'arriver à faire ressortir dans une composition, par le biais de jeux sur les plans et les espaces, des signes puissants avec une grande économie de moyens. En plus des affiches du TNP, il a réalisé de nombreux travaux graphiques pour des éditions, des périodiques, jusqu'aux scénographies des entrées du théâtre ou au marquage des véhicules. Au début, le TNP n'avait pas de lieu fixe. Jean Vilar reprend la direction en 1951, mais Chaillot n'ouvre qu'en 1953. Durant cette période, la troupe joue sous un chapiteau ou dans des lieux historiques, et Vilar cherche à mettre en valeur ces espaces de jeu. À chaque fois, Jacno répond avec sagacité à ses demandes. Dans la foulée du TNP, Jacno réalise l'image du Festival d'Avignon, travail qui s'avère plus compliqué, car Jean Vilar n'est pas convaincu tout d'abord par l'association des trois clés. Dans la longue série d'affiches pour le TNP, il ne cesse de jouer avec les aplats, les fonds de couleur, la luminosité de la lettre et les contrastes entre texte et image. Ce remarquable corpus d'affiches s'étend du tout début des années 1950 à la fin des années 1970. Le succès du TNP est immédiat et ouvre à Jacno la porte pour d'autres créations dans le milieu du spectacle vivant. Il travaille avec le Théâtre des Nations, l'Athénée Louis Jouvet, l'Opéra de Paris, puis pour la Comédie française et les Bouffes du Nord. Jacno, alors âgé d'une soixantaine d'années, est au sommet de son art. »

Michel Wlassikoff, 27 février 2023

Pour aller plus loin

Relire « Jacno, l'esprit TNP » par Jean-Pierre Moulères, *Bref* #5 – novembre-décembre 2021

1 Publié en 2005 et réédité en 2008 aux éditions Les Arts décoratifs, le livre *Histoire du graphisme en France* de Michel Wlassikoff s'est rapidement imposé comme un ouvrage de référence. En juin 2021, le musée des Arts décoratifs en publie une nouvelle version revue et augmentée.

2 Cassandre (1901-1968) est un graphiste, affichiste, décorateur de théâtre, lithographe, peintre et typographe français.

3 Jean Carlu (1900-1997) est un dessinateur publicitaire et affichiste français.

4 Paul Colin (1892-1985) est un artiste peintre, dessinateur, costumier et scénographe français. Il est l'un des plus influents et novateurs affichistes lithographes de la première partie du XX^e siècle.

5 Roger Excoffon (1910-1983) est un graphiste, typographe et créateur de caractères typographiques français.

6 Leonetto Cappiello (1875-1942) est un peintre, illustrateur, caricaturiste, affichiste et sculpteur italien, naturalisé français en 1930. Il est considéré, à la suite de Jules Chéret, comme le rénovateur de l'affiche française.

7 Fernand Léger (1881-1955) est un peintre français, également créateur de cartons de tapisseries et de vitraux, décorateur, céramiste, sculpteur, dessinateur et illustrateur.

Focus sur le *workshop* à l'ENSBA

L'esprit Jacno...

Du 27 février au 1^{er} mars 2023, quatorze étudiants issus de sept écoles supérieures d'art se sont réunis pour un *workshop* à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon (ENSBA). Ils ont découvert l'œuvre de Marcel Jacno sous la houlette d'Isabelle Jégo, graphiste et enseignante de design graphique à l'École européenne supérieure d'art de Bretagne, à Rennes, et de Philippe Delangle, graphiste, ancien professeur à la Haute école des arts du Rhin et directeur artistique de l'agence « Dans les villes », qui élabore avec François Rieg depuis 2020 les supports de communication du TNP. Durant ces quelques jours, ils ont plongé dans le monde de Marcel Jacno. Récit de la première journée d'atelier.

Après une brève exploration de livres sur Jacno, les étudiants accrochent un nuage de mots dans leur salle de travail : « coloré », « clarté », « vif », « brut », « bichromie », « drôle », « artisanal », « populaire », « texture »... Déjà, l'esprit Jacno se dégage. De mémoire, chacun dessine ensuite une forme ou un motif. Là encore, on perçoit comment le trait de Jacno marque, s'imprime dans la rétine. Ses recherches détonnent par leur rigueur, ses mises en page et compositions par leur efficacité. Ainsi les premiers jets des étudiants sont francs, nets, précis. Ils parcourent de nouveau le corpus du graphiste. Parmi les publicités ou les nombreuses affiches, chacun choisit un motif, qu'il isole et épuise : un signe, une forme, un mot voire une texture. L'un reprend le célèbre casque de gauloise, l'autre une clé, un troisième un réseau de lignes, une autre un aplat de couleur. Isabelle Jégo les invite à faire varier les échelles, à changer les outils. Ici, les cultures se croisent : dessin, feuilletage, téléphone, ordinateur, calque, peinture ou feutre. Au terme de la première journée de recherche, les étudiants ont élaboré une grande boîte à outils qui leur permettra, au terme de la semaine, de signer quatre affiches utilisant le même jeu de trois couleurs en hommage à Jacno. Ces affiches sont à découvrir dans le hall du TNP.



6



1

1. Les affiches seront imprimées en trois couleurs et en sérigraphie pour rester dans l'esprit de Jacno. Les couleurs choisies proviennent de relevés effectués à l'Atelier-Musée de l'Imprimerie de Malesherbes, à partir des affiches originales. Des essais de superpositions, difficiles à imaginer avant impression, ont été réalisés au préalable chez l'imprimeur. Les échantillons placés au centre donnent lieu à de nombreuses discussions.

2. Après avoir énoncé des mots qui évoquent le travail de Jacno, les avoir affichés aux murs, des figures récurrentes trouvées dans ses travaux sont ensuite transcrites et répétées jusqu'à épuisement des formes. Ceci constituera le vocabulaire commun à l'ensemble des étudiants ; on laisse la réflexion sur le choix chromatique de côté pour l'instant.

3. Au départ, on envisage la production d'affiches individuelles. Après une simulation à l'échelle 1 des différents formats rendus possibles avec la taille des écrans sérigraphiques posés au sol, on opte finalement pour quatre affiches de 80 x 120 cm.

4. Quatre groupes se forment pour concevoir des projets individuels à partir des mêmes idées. L'usage de l'ordinateur s'avère alors utile... Il s'agit ensuite de se mettre d'accord sur un projet commun. Perplexité, questionnements...

5. Régulièrement, des séances de confrontation ont lieu avec l'ensemble des étudiants pour finaliser les quatre projets.

6. Avant de se séparer, la photo de classe.

Photographies :

© Jacques Grison
sauf la n°1, © Philippe Delangle



2



3



4



5

Avec une designer d'Oh Jacno !

Fanette Mellier, graphiste et coloriste

Diplômée de l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, Fanette Mellier commence à travailler à Paris comme designer graphique à l'aube des années 2000. Répondant à des commandes très variées dans le domaine culturel et artistique, elle est également autrice de nombreux livres graphiques comme *Dans la lune* ou *Au soleil*, publiés aux éditions du Livre. Ses travaux spécifiques, parfois menés avec d'autres créateurs (écrivains, musiciens, scénographes...), lui permettent de questionner librement des notions fondamentales du graphisme : typographie, couleur, fabrication, rapport à l'espace public... Exploratrice des techniques industrielles d'impression, de leurs potentiels esthétiques et poétiques, elle a rejoint les artistes invités à participer à cet hommage à Jacno. Pour elle, écrire sur ses projets fait partie du métier de graphiste. Bref l'invite donc à raconter sa rencontre avec l'œuvre de Marcel Jacno.

Jacno auréole

Ma première approche correspond à la toute première occurrence lorsque ce nom est saisi dans un moteur de recherche : Jacno est une figure de la musique pop française, membre d'un duo¹ dont le nom sonne comme un logo.

Cette occurrence a donc un parfum de vérité : Jacno (le musicien) doit son surnom à son appétence pour les Gauloises, dont le paquet bleu comporte à la verticale une mystérieuse estampille. Le voyage vernaculaire auquel nous convie cette petite signature, dans un circuit exclusivement pop, rend à mon sens le plus bel hommage au design populaire qu'a élaboré Jacno (le graphiste) tout au long de sa vie.

En parcourant le bel ouvrage monographique que lui a consacré Michel Wlassikoff, j'ai pu confirmer ce que je ressentais intuitivement : ce graphiste a inventé, avec le TNP, une façon nouvelle de construire une identité graphique. En effet, l'alphabet qu'il a dessiné se déploie de façon vivante et composite sur tous les supports de communication, sans règles préétablies. Ce n'est pas seulement le logotype-macaron qui signe l'identité, mais la typographie elle-même, dont le graphisme incisif semble contaminer aussi les illustrations.

Le dessin des lettres est inspiré du pochoir, il se réfère ainsi davantage à la culture populaire qu'au classicisme typographique. L'outil pochoir porte l'idée du « faire », et celle d'une réappropriation et d'une circulation facile des lettres (et donc de la parole) dans l'espace public. L'alphabet TNP de Jacno porte ainsi en filigrane le message humaniste d'un théâtre populaire, sans même avoir besoin de l'illustrer. Il constitue une « boîte à outils », celle d'une identité graphique envisagée comme un espace potentiel. En ceci, cette identité visuelle est profondément moderne.

La modernité de Jacno réside aussi à mon sens dans la grande diversité des commandes qu'il a honorées dans sa vie. En effet, il a investi, avec ses créations, des domaines et des supports très variés. Son travail incarne ce que « devrait être » le graphisme, à savoir infuser



Fanette Mellier dans son atelier à Paris © Isabelle Cerneau

une intelligence visuelle dans l'espace public au sens large, en faisant fi de la frontière (quasiment étanche aujourd'hui en France) entre commandes culturelles et commerciales. En témoignent les objets qu'il a dessinés, qui ont pris place dans le quotidien des gens, comme le paquet de Gauloises, les collections de livres, les affiches ou même les flacons de parfums... En ceci, il représente un *alter ego* contemporain, et singulièrement français, des graphistes américains majeurs Saul Bass ou Paul Rand.

En regardant son travail d'un point de vue plastique, j'y ai repéré des récurrences (distinguées dans l'ouvrage monographique), qu'il utilise comme de véritables outils. Le « trou de lumière » (une forme blanche, souvent ovale et irrégulière, en défonce dans un aplat) est ainsi présent dans de nombreuses affiches ou couvertures de livres. Il agit comme un véritable « spot » et permet de distinguer un élément graphique au sein d'une composition. L'irrégularité de la forme fait vibrer ce qu'elle contient et crée une friction graphique au sein de la composition. Les fondamentaux du graphisme (forme/contre-forme, couleur/blanc, texte/image) sont ici convoqués de façon brute, au service du message visuel.

De la même façon, ce que j'appelle l'« auréole » (un filet noir qui surplombe un texte ou une image, parfois à cheval sur le « trou de lumière ») revient régulièrement dans ses compositions graphiques. Ce filet rudimentaire et délicat flotte toujours en tête, comme une auréole noire. Avec sa présence discrète et ténue, il déjoue toute logique de composition et signe la singularité de ses mises en page. Enfin, le « dessin ouvrier » constitue aussi pour moi un élément récurrent de son travail. Ce que je nomme ainsi est une façon de dessiner les lettres et les images avec des outils ou des procédés bruts (pochoirs, ciseaux...). Les formes et les compositions résultent d'un jeu de contrastes fort, avec une totale absence de fioritures. La finesse du graphisme est liée à ses irrégularités (comme les vibrations fragiles des déchirures de papier) qui découlent de l'usage de ces méthodes de dessin.

La plongée dans son travail m'a conduite à imaginer l'affiche *Jacno auréole* à partir d'une sélection de formes issues de son œuvre (l'auréole, le trou de lumière, le cœur découpé, la signature). Les éléments ne sont pas réinterprétés visuellement, mais simplement réagencés : ils figurent la simplicité et le débordement à l'œuvre dans le travail de Jacno. Mon écriture graphique est lisible dans l'usage de la couleur qui offre une autre lecture de son univers graphique.

« Le travail de Jacno incarne ce que “devrait être” le graphisme, à savoir infuser une intelligence visuelle dans l'espace public au sens large, en faisant fi de la frontière (quasiment étanche aujourd'hui en France) entre commandes culturelles et commerciales. »

1 Elli & Jacno

Philippe Delangle, directeur artistique d'Oh Jacno !, a invité Fanette Mellier à participer à cet hommage. Il s'entretient avec elle sur son approche de l'œuvre graphique de Jacno.

Philippe Delangle. Tu évoques l'identité visuelle que Marcel Jacno met au point pour le TNP en 1951. C'est là qu'il est pionnier, et Michel Wlassikoff l'a clairement réaffirmé lors de sa conférence à l'ENSBA. Jacno était très moderne dans sa volonté de fabriquer une boîte à outils et de la faire évoluer – et non pas la figer comme cela a été le cas dans le domaine marchand où l'on produisait d'énormes chartes souvent très contraignantes...

Fanette Mellier. Effectivement, en observant le système que Jacno a créé pour le TNP, j'ai la conviction qu'il a été pionnier. Avec cette identité graphique, on voit qu'il n'a pas appliqué un système rigide, avec des règles figées, mais qu'il a mis au point une boîte à outils à partir de laquelle il a bricolé une identité au fil du temps. Je n'emploie pas le terme de bricolage de manière péjorative, bien au contraire. Cela me semble une manière à la fois pragmatique et moderne de procéder. La notion de charte graphique est aujourd'hui totalement dépassée, elle correspond à l'illusion que le graphiste pourrait produire des « livrables » et que le client pourrait ensuite s'en saisir en toute autonomie. Jacno avait compris bien avant tout le monde qu'il faut labourer le champ tous les jours, sans répit. Même si les ingrédients (typographie de style pochoir, couleurs bleu-blanc-rouge et noir...) peuvent ressembler à une « charte », la liberté avec laquelle il les met en œuvre déjoue complètement l'idée de recette. Le logo du TNP est sans cesse adapté ou remanié, et chacune des affiches rebat les cartes de l'identité. Une identité graphique doit être entretenue comme un jardin, mais aussi bousculée, chahutée, c'est la condition même de sa vitalité.

Ph.D. Jacno se distingue aussi par la transversalité de son travail. Il ne semble pas avoir créé de hiérarchie entre ses différents commanditaires et il aborde tous les supports avec un réel bonheur graphique. Aujourd'hui, cela laisse beaucoup de graphistes rêveurs voire nostalgiques. Penses-tu qu'un tel geste soit irrémédiable à l'heure actuelle (principalement en France, puisqu'aux États-Unis, un graphiste comme Stefan Sagmeister¹ travaille aussi bien pour une célèbre marque de jeans que pour les pochettes de disque de Lou Reed) ?

F.M. Je ne pense pas que ce soit irrémédiable, mais je pense que les choses peuvent évoluer sur un temps long. J'ai tout de même l'impression que l'importance du design graphique est davantage pris en compte dans le domaine commercial

aujourd'hui – cela est sans doute lié aux réseaux sociaux, notamment Instagram. Je remarque que de petites marques, des restaurants, des journaux, font appel à des bons graphistes, et le paysage visuel quotidien commence à s'en ressentir. Mais la circulation des formes les galvaude et les grosses agences travaillent avec des *moodboards*², donc c'est un peu à double tranchant.

Ph.D. L'enseignement dans les écoles d'art en est-elle en partie responsable ? Les enjeux commerciaux semblent avoir été laissés aux écoles privées.

F.M. En effet, beaucoup d'écoles d'art publiques préparent davantage les étudiants en design graphique à devenir éditeurs que graphistes, comme si l'on ne pouvait pas se positionner de façon intelligente sans produire le contenu de ce que l'on met en page. C'est dommage, car c'est justement dans la diversité des commandes et des enjeux que l'on est réellement graphiste. C'est cela qui est passionnant.

Ph.D. Pour parler plus formellement du travail de Jacno, selon toi, la palette de couleurs qu'il utilise (bien qu'elle évolue dans le temps) est-elle « datée » ?

F.M. La palette de Jacno me semble au contraire très moderne. Le noir reste la colonne vertébrale (le « noir squelette »), et les couleurs assez primaires qu'il utilise sont très souvent révélées par le noir. C'est pour cela que j'ai du mal à parler d'une palette. Pour moi c'est une énergie, des couleurs « au pochoir ». Dans l'édition ou le packaging, je remarque néanmoins que ses couleurs sont plus subtiles, plus rompues que sur les affiches de théâtre. Cela correspond sans doute au statut de ces objets et à leur présence dans un contexte domestique, alors que les affiches doivent « crier » dans l'espace public.

Ph.D. Maintenant que cela est techniquement possible, penses-tu que Jacno utiliserait l'impression d'encres fluo (utilisées à l'heure actuelle, bien souvent au second degré, dans le domaine culturel), lui qui aimait tant l'impact de la couleur ?

F.M. Je suis persuadée qu'il utiliserait des fluos, mais pas « que » des fluos. En effet, son travail est radical visuellement, mais déjoue les recettes. De ce fait, il pourrait utiliser dans une même composition du noir, un fluo et un ton rompu. Peut-être qu'il aurait utilisé, davantage que l'encre fluo, du papier Fluorama, un papier littéralement peint en fluo et imprimé en noir offset, souvent utilisé pour les bals ou les fêtes foraines. L'hommage aux codes de la culture populaire par une forme de détournement subtil donne cette énergie particulière à son travail graphique, et je suis sûre que la fluorescence aurait été utilisée de façon très belle par Jacno !

Ph.D. Tu parles de « trou de lumière » pour les formes ovales qu'il utilise. Il me semble que ce « trou de lumière » arrive avec la première affiche « manifeste » du TNP,

où il traduit l'éclairage d'un projecteur de poursuite sur un acteur, Talma. Jacno va ensuite répéter cette forme « patate » de manière récurrente. Cette forme plastique, concrète, proche notamment de formes utilisées par le peintre surréaliste Hans Arp, font-elles « dater » son travail ?

F.M. La qualité du travail graphique de Jacno l'inscrit pour toujours dans son époque mais le préserve à jamais de « dater ». Le graphisme fait partir du décor de la société, c'est sa force et sa fragilité... Mais sa valeur culturelle lui permet parfois (rarement) de traverser le temps.

Concernant les « trous de lumière » chez Jacno, je n'arrive pas à les considérer comme des « patates ». En effet, outre le fait que le terme est plus poétique, c'est lié à la nature du travail de Jacno et à l'usage qu'il fait de ces formes. Il n'est pas sculpteur comme Arp, il ne fait pas émerger des volumes. Ce qui m'a interpellée dans ces formes, c'est qu'il les utilise en négatif. En ceci, elles ne sont pas des simples formes, mais elles interagissent en réserve avec un contexte, elles servent de focus. Leur irrégularité permet de les faire *vibrer*. Elles ont aussi une dimension immatérielle...

Ph.D. Je n'avais pas remarqué ce filet rudimentaire et délicat qui flotte toujours en tête de ses travaux, comme une auréole noire... Penses-tu que ce soit inconscient de sa part ? Ou a-t-il besoin de cette auréole noire pour que la composition se tienne ?

F.M. Je ne pense pas qu'il considérerait cet élément comme une auréole, mais comme un outil graphique qui lui permettrait effectivement de « faire tenir » certaines compositions, avec une grande liberté. Il en était certainement conscient ! Ce qui est touchant dans son travail, c'est justement le contraste entre la délicatesse de ces filets ou ces « trous de lumière » et la rudimentarité pop de certaines formes graphiques. Cela signe le travail des grands : je pense à Pierre Bernard³, que j'ai vu à l'œuvre, et qui composait aussi ses affiches dans cette tension entre force et fragilité.

Pour aller plus loin

fanettemellier.com/



Pour voir l'affiche créée par Fanette Mellier et celles des autres designers invités, flashez le QR code.

¹ Autrichien et new-yorkais d'adoption, Stefan Sagmeister est un artiste, typographe et designer marquant du début du XXI^e siècle. Il a travaillé pour HBO, The Rolling Stones, le musée Guggenheim, Time Warner, David Byrne ou encore Lou Reed.

² Cette « planche d'inspiration » est un assemblage d'images, d'objets ou de mots qui est utilisé pour exprimer le style choisi dans le cadre du développement d'une idée créative.

³ Pierre Bernard fonde avec François Miehe et Gérard Paris-Clavel le collectif Grapus afin de développer graphisme et engagement politique. Alex Jordan et Jean-Paul Bachollet rejoignent Grapus qui connaît un succès international pour ses réalisations militantes et culturelles.

Au Lézard graphique, spécialiste de l'impression sérigraphique

Les vingt affiches des designers graphiques et les quatre affiches réalisées lors du *workshop* qui s'est tenu à l'ENSBA ont été imprimées au Lézard graphique.

Cet atelier de sérigraphie* installé en Alsace depuis plus de quarante ans est spécialisé dans les tirages grand format. Le cœur de son activité réside dans l'impression d'affiches institutionnelles pour des festivals, des musées ou encore des salles de spectacle telles que le TNP. Il se définit comme un atelier « semi-industriel » : si ses presses et son procédé permettent un grand volume de production, chaque projet y reçoit l'attention d'artisans sérigraphes expérimentés. Depuis sa création, de nombreux noms internationaux de l'art et du design ont fait confiance au Lézard.

* Technique d'impression qui utilise des pochoirs (à l'origine, des écrans de soie) interposés entre l'encre et le support qui peut être varié (papier, carton, textile, métal, verre, bois, etc.). La couleur disposée en « aplats » se caractérise par un fort dépôt d'encre qui garantit non seulement une couleur intense au fort impact visuel qui dure dans le temps mais également une bonne opacité.

Photographies :
© Jacques Grison



France-fantôme : le pari de la science-fiction sur scène

Autrice d'une thèse intitulée *Gilles Deleuze, Félix Guattari : entre théâtre et philosophie*. Pour un théâtre de l'à venir et maîtresse de conférences en études théâtrales à l'Université Toulouse Jean Jaurès, Flore Garcin-Marrou fait de la relation entre théâtre et philosophie le centre de gravité de ses recherches universitaires. Elle réfléchit notamment à ce que l'anticipation et la science-fiction font aux arts de la scène, à la représentation des corps et à la dramaturgie. Dans quelle mesure la scène théâtrale peut-elle œuvrer dans une dimension prospective, comme un laboratoire où expérimenter de nouveaux modes d'existence, des corps possibles et des mondes parallèles ? Une telle conception est-elle le signe d'une confiance renouvelée accordée au récit et à la fiction ?

En s'emparant de ces problématiques, il était tout naturel que la chercheuse croise la route de Tiphaine Raffier. Metteuse en scène, comédienne et autrice, Tiphaine Raffier crée des spectacles à l'esthétique forte, qui concilient des propos philosophiques au plaisir simple de raconter des histoires, à l'image de sa création *La réponse des Hommes*, présentée au TNP la saison passée. Mais c'est plus particulièrement *France-fantôme*, présenté du 31 mars au 7 avril 2023, qui a intéressé Flore Garcin-Marrou dans ses recherches. Dans ce spectacle, l'univers futuriste est un terrain de jeu théâtral ainsi qu'un lieu d'expérimentation philosophique. Comment une société peut-elle apprendre à vivre avec l'immortalité ? Qu'est-ce qui fait notre être ? De quoi sommes-nous constitués ?

Pour *Bref*, Flore Garcin-Marrou revient sur les grandes questions philosophiques, éthiques et esthétiques posées par ce spectacle puissant. Dans *France-fantôme*, Tiphaine Raffier fait le pari de la science-fiction sur scène pour interroger notre époque.

À quoi ressemblera la France au xxv^e siècle ? C'est le défi lancé par la metteuse en scène Tiphaine Raffier dans son spectacle *France-fantôme*, créé en 2017. Dans ce futur, les humains ont la possibilité de devenir immortels car la science leur permet, une fois morts, de revivre dans le corps de quelqu'un d'autre. Véronique, professeure de littérature à l'université, vient de perdre son mari, Sam, assassiné lors d'un attentat. Très éprouvée, elle décide de le faire ressusciter. Mais la condition posée par la multinationale Recall Them Corp. qui détient cette technologie transhumaniste est la suivante : il est nécessaire d'effacer tous les souvenirs de leur couple afin qu'une nouvelle histoire puisse s'écrire avec le nouveau Sam, intégrant un autre corps et dont l'ancien visage sera flouté. Mais l'effacement des souvenirs plonge Véronique dans un grand dilemme. De plus, Sam, une fois ressuscité, fait partie des « rappelés » pour qui il est difficile de trouver ses marques dans une nouvelle enveloppe. Tiphaine Raffier soulève ainsi des questions très actuelles : que deviennent nos données personnelles après notre mort ? Nos souvenirs deviennent-ils la propriété des GAFAM (Google, Apple, Facebook, Amazon, Microsoft) ? Quelles seraient les répercussions anthropologiques et éthiques de l'immortalité sur l'humanité ?

Faire le pari de la science-fiction sur scène

La science-fiction est un genre rarement présent sur les plateaux de théâtre. Pourquoi ? Peut-être parce que le genre de la science-fiction transporte le spectateur dans des temporalités et des lieux éloignés, alors que le théâtre est un art de l'ici et maintenant, souffrant aussi d'une concurrence déloyale avec le cinéma qui n'hésite pas à avoir recours aux effets spéciaux pour recréer des mondes lointains et imaginaires. Dans un entretien que Tiphaine Raffier nous avait accordé en 2019 (« La science-fiction peut-elle toujours prendre pied dans le réalisme ? », revue *Res Futuræ* [en ligne]¹), la volonté de ne pas calquer une science-fiction de cinéma au théâtre est apparue comme une idée structurante de la mise en scène : « L'imaginaire science-fictionnel froid et métallique, cela parle davantage des années 1980 que du futur » remarque-t-elle. En effet, le spectacle débute dans une cuisine ordinaire. On y découvre une grande boîte murale, nommée « Démémorial », parmi d'autres meubles tout à fait communs. Pas de mobilier design aux lignes pures comme dans *2001, l'Odyssée de l'espace* de Stanley

Kubrick. Pas d'innovations technologiques, pas d'écrans tactiles, ni de reconnaissance rétinienne comme dans *Minority Report* de Steven Spielberg. « Il est vrai que la cuisine est *vintage*, que le Démémorial est poussiéreux et tagué. L'ancrage dans le réalisme est arrivé relativement tôt lors d'un laboratoire, avant même les répétitions. Nous avons très vite compris que nous n'irions pas dans la nanotechnologie. Nous voulions nous rapprocher de l'émotion des plus vieux épisodes de *Star Wars* et de leurs vaisseaux poussiéreux. Lorsque nous les regardons, c'est un futur marqué par le passé ! » continue d'expliquer Tiphaine Raffier, rejoignant ce que Ray Bradbury, auteur de science-fiction, avait écrit dans sa préface de *Théâtre pour demain... et après*² : « dans une pièce de science-fiction, plus vous vous obstinez à essayer de créer le monde de demain, plus vous courez vers l'échec ». Et si *France-fantôme* utilisait la science-fiction, non pas pour nous parler d'un futur, mais bien de notre présent ?

Éclairer notre temps

France-fantôme est le troisième spectacle dans lequel Tiphaine Raffier utilise la science-fiction. Sa première pièce, *La Chanson* (2012), présentait une fin apocalyptique, une ville détruite, le rapport de l'homme à la nature bouleversé. Dans le spectacle *Dans le nom* (2014), elle avait tenté d'écrire un moment futur de l'agriculture, où notre rapport aux animaux serait modifié, où l'on pratiquerait le clonage de pigments de bifteck, où les bêtes que l'on verrait dans les champs seraient des figurants, participant d'une culture devenue exclusivement touristique. Cependant, dans la version finale du spectacle, ce passage a été coupé. *France-fantôme* reprend cette envie de créer un monde où l'on peut poser des hypothèses philosophiques et anthropologiques par le biais de la fiction, et en cela, susciter une véritable expérience de pensée chez le spectateur. Mais attention, il ne s'agit pas d'annoncer un quelconque futur, en utilisant un ton prophétique : il s'agit avant tout de parler du présent. « J'aimerais qu'on dise que je parle du monde contemporain avant tout. Quand j'ai écrit ma pièce, j'ai beaucoup écouté la radio » précise-t-elle. En effet, la réflexion sur les souvenirs, la mémoire vient non seulement d'une réflexion sur la France, le patrimoine français, la littérature, mais aussi sur la question coloniale. Cette fiction théâtrale nous fait entrer dans l'ère de la Neuvième Révolution Scopique (NRS) dont la devise, qui vient compléter « Liberté, Égalité, Fraternité », est « Laïcité, Sécurité, Immortalité ». Elle est aussi une plongée dans une réflexion sur le récit national. De plus, cette boîte (le « Démémorial ») dans laquelle les personnages sont amenés à décharger leurs souvenirs ressemble beaucoup à nos appareils technologiques nous invitant à décharger les mémoires vives dans des « clouds », espaces

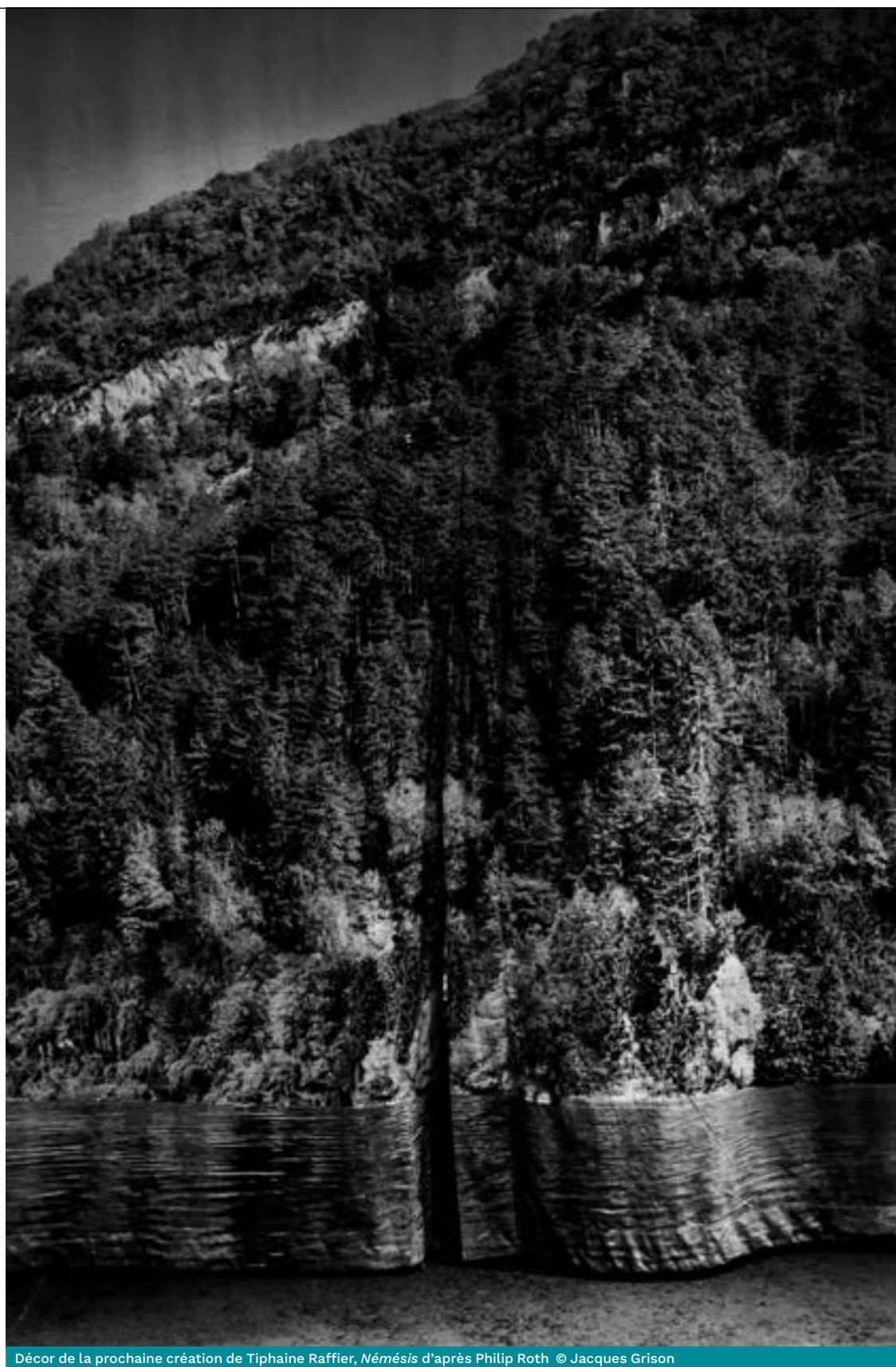
de stockage dématérialisés, localisés dans des *datacenters* gigantesques.

Partir de l'intime

Le pouvoir de la fiction permet à Tiphaine Raffier d'aborder des grandes questions existentielles de l'humanité tout en partant de l'intime : « J'avais envie de parler de la séparation, du deuil, du chagrin, mais avec une portée politique, que cette petite histoire d'un couple séparé fasse partie de la grande »³. La perte de l'être aimé est le fil rouge narratif. Il y a cette femme au centre de l'histoire, qui fait chauffer du thé dans sa cuisine. Les scènes intimes se veulent sensuelles, pour signifier la nostalgie de l'amour, le besoin de tendresse et de chaleur dans un foyer. « Je pense que cela ne vieillit pas et que cela traverse les siècles » commente Tiphaine Raffier. L'intime se révèle aussi dans ce qui est dit et fait des corps par cette société où s'exerce la biopolitique (concept théorisé par le philosophe Michel Foucault), à savoir une société exerçant un contrôle sur le corps même de ses concitoyens. Des slogans clignotent sur le grand écran du fond de scène, en particulier : « Notre corps retournera à la collectivité » ; « Aujourd'hui la fatalité n'existe plus ». Au xxv^e siècle, la mort n'existe en effet plus, la résurrection est devenue un *business*. Les corps meurent mais l'âme est téléchargée, de manière à réintégrer de nouveaux corps. Pétrie de chagrin, Véronique a pris la décision de « ressusciter » Sam. Pour cela, il faut organiser une « cérémonie du retour » et, avant cela, laisser la Recall Them Corp. effacer de sa mémoire le visage, l'odeur, et toutes les traces de son mari décédé. Pour voir revivre son mari, elle doit renoncer à tout ce qui la lie sensuellement à lui. La résurrection est à ce prix : l'humanité doit apprendre à se détacher des visages, des enveloppes corporelles des êtres chers. La chair, le corps, les organes ont alors bien peu d'importance. Le souvenir et la nostalgie sont des freins à l'idéal transhumaniste.

Interdire les visages

Celui qui ressuscite doit être aussi capable d'accepter d'intégrer n'importe quelle enveloppe et surtout, d'être un corps sans visage. Car la firme prive les ressuscités d'avoir un visage et de le regarder. « Je voulais mettre en scène la question suivante : qu'est-ce qu'on met comme identité derrière un corps ? » explique Tiphaine Raffier. Effectivement, que retrouve-t-on de l'être aimé, s'il n'a plus le visage, le corps, l'odeur que l'on a aimés ? Voilà en quoi ces ressuscités sont des « fantômes », mot dont on apprend qu'il est puni par la loi s'il est proféré en public. Le statut de l'image est un thème central du spectacle. Que serait une société de simulacres sans visages ? À cela, Tiphaine Raffier répond : « Ce qui est interdit au xxv^e siècle, c'est l'enregistrement, le film, la trace figurative du visage humain. On gomme les visages et les identités, on fait en sorte que des corps ne soient que des



Décor de la prochaine création de Tiphaine Raffier, *Némésis* d'après Philip Roth © Jacques Grison

enveloppes ». Mais qu'advient-il dans un monde où reconnaître un visage est devenu interdit ? Pas de photo, pas de toile, pas le moindre dessin. Toute icône est interdite. La question de l'image permet aussi de poser la question du voile dans l'espace public, posée par cette société où les visages sont floutés, afin d'éviter toute adoration, toute tentation d'élever un visage au rang d'icône. Le statut de l'image est également questionné par Véronique, à l'Université, qui donne son dernier cours car elle est sous le coup de plaintes d'étudiants qui l'accusent de ne pas adhérer aux valeurs de la Neuvième Révolution Scopique. C'est de sa lecture en cours d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust qu'a transpiré son attachement à l'ancien monde, lorsqu'elle a demandé aux étudiants de réfléchir à la différence entre éternité et immortalité. Un de

ses étudiants s'est livré alors à un plaidoyer de la société contemporaine qui s'est débarrassée des visages et, par là, des images qui ont fait la gloire de la « société du spectacle » (théorisée par Jean Baudrillard dans les années 1960). En réaction au « tout est image » des sociétés hyper-médiatiques contemporaines, le xxv^e siècle, autrement plus réactionnaire, est celui de la « beauté cachée ». Par le vide de l'image, l'imagination de tous peut se développer. La « musique et le théâtre » trouvent grâce aux yeux de l'étudiant, car ils sont des « arts de l'incarnation, de la résurrection quotidienne ».

La question du sentiment religieux

La question de l'image est aussi abordée sous l'angle du religieux. Tiphaine Raffier met en scène une cérémonie qu'elle qualifie d'« évangeliste-calviniste » : la cérémonie du

1 Toutes les citations à venir sont tirées de cet entretien.

2 Éditions Denoël, 1973.

3 Entretien avec Benoît Lagarrigue, « La science-fiction sur un plateau », *Le Journal de Saint-Denis* (JSD), 31 janvier 2018.

« Born again » où est placée au centre de la scène une baignoire devant laquelle un prédicateur invite chaque personne à s’immerger, sous la devise protectrice d’Ezéchiel : « Je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles » (36 : 25). Nous comprenons alors qu’en se lavant des images et des icônes, il est possible de renaître. « Lors du rituel du “Born again”, les fervents rentrent dans l’eau dans une atmosphère de fête. En même temps, sur l’écran, en fond de scène, sont projetées les informations suivantes : les évangélistes ont été les premiers, comme les calvinistes, à brûler les musées, à faire accepter cette censure, à être opérant dans la censure de l’iconoclasme de la représentation du visage humain » ajoute Tiphaine Raffier. La question du sentiment religieux et de la religion dans un futur de plus en plus technologique est très présente dans la littérature de science-fiction, notamment dans le roman de Philip K. Dick, *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* Le mercerisme y est une religion où l’individu cherche à ressentir la « Passion » d’un nouveau Christ, appelé Mercer, par le biais d’un appareil appelé « boîte à empathie ». Lorsqu’on y est connecté, on ressent violemment, jusqu’à en être physiquement affecté, le chemin de croix de Mercer, brutalisé et lapidé. Tiphaine Raffier met en scène à plusieurs reprises des rituels, des cérémonies afin de questionner le retour au religieux qui structure nos sociétés contemporaines, parfois en réaction à l’ultra-capitalisme. Mais c’est aussi une réflexion sur la force du discours religieux : « Comment séduit-on par le discours ? Quel discours crée-t-on autour de cette machine qu’est le Démémoriel ? Comment fait-on accepter cette machine à toute une population ? La religion utilise les ressorts commerciaux du capitalisme pour

créer une mythologie qui accompagne la mise sur le marché d’une invention » analyse Tiphaine Raffier. Le sentiment religieux est montré comme un pilier omniprésent de la société du xxv^e siècle. Son pouvoir s’étend d’autant plus que les contre-pouvoirs sont affaiblis : des scènes ont lieu dans une université qui n’a plus rien d’un lieu gouverné par la raison.

Uber-littérature

Véronique, on l’a vu plus haut, est contestée par les étudiants et suspendue de ses fonctions. Le spectacle pose la question du devenir de la littérature et de l’enseignement universitaire. Un étudiant invente une machine à compresser les grands textes classiques en supprimant un mot sur dix, au grand dam de Véronique. Or, pour Tiphaine Raffier : « Le futur dans l’écriture, c’est la poésie ». Son métier : « Faire tenir des mots ». Il s’agit de prévenir les dangers d’une ubérisation de tous les secteurs économiques et culturels. Le cocher du fiacre qui amène Véronique à Palaiseau est tout droit sorti du xix^e siècle, mais il permet aussi de dire quelque chose de l’ubérisation de la société et de ses chauffeurs VTC. Le cocher « Uber » n’arrive pas à joindre les deux bouts et accuse, en utilisant une rhétorique anti-migrants, les « rappelés » de coûter trop cher à la société. Tiphaine Raffier réaffirme son attachement au texte, à la littérature : « La poésie des idées dans la science-fiction m’a toujours touchée ». Aurélien Bellanger, Greg Egan, Alain Damasio, Philippe K. Dick l’ont accompagnée pendant l’écriture.

Un récit enchâssé

Au début du spectacle, des ouvreurs et ouvreuses de théâtre nous placent : ils et elles portent des tee-shirts avec le logo de la firme

Recall Them Corp. Une voix fait une annonce au début du spectacle nous demandant d’éteindre les téléphones portables. Quand nous entendons « Recall Them Corp. vous souhaite une excellente soirée », nous comprenons alors que nous sommes reçus par la firme et que le spectacle qui va nous être montré est une production émanant de cette multinationale. Un cadre fictionnel est posé. « La fable de *France-fantôme* est doublée par le cadre de la représentation : c’est la Recall Them Corp. qui présente la pièce. Cette firme qui finance le spectacle s’avère donc être une pièce de propagande. C’est une pirouette qui me permet une grande liberté dans la narration » explique Tiphaine Raffier. Le cadre science-fictionnel lui permet de déployer une dimension politique, sans utiliser le mode documentaire ou sans faire référence explicitement au réel contemporain. L’instauration d’un pacte science-fictionnel avec le spectateur lui permet une plus grande liberté de ton, car il s’agit de rappeler avant tout que nous allons faire l’expérience d’une science-fiction. Le cadre théâtral nous permet alors une expérience de pensée émanée des tabous, des crispations, des clichés qui structurent le débat public et médiatique contemporain.

Flore Garcin-Marrou, mars 2023

À voir en 2024

La nouvelle création de Tiphaine Raffier, *Némésis* d’après Philip Roth est programmée au TNP la saison prochaine.



Ultimes répétitions de la création de Tiphaine Raffier, *Némésis* d’après Philip Roth, en mars 2023 à l’Odéon-Théâtre de l’Europe © Jacques Grison

Les Messagères, envers et contre tout

En août 2021, alors que les talibans viennent de prendre Kaboul, des directeurs et directrices de centres dramatiques nationaux, centres chorégraphiques et scènes nationales s'engagent à accueillir en France des artistes prenant la route de l'exil. Joris Mathieu, directeur du Théâtre Nouvelle Génération – centre dramatique national de Lyon, et Jean Bellorini, directeur du TNP, décident d'accueillir conjointement une troupe de théâtre composée de neuf jeunes comédiennes et d'un metteur en scène : l'Afghan Girls Theater Group. Après une évacuation difficile, la troupe rejoint la métropole de Lyon. Reste à écrire le récit d'une nouvelle vie et d'un parcours artistique qui se poursuit en France.

Rapidement, Jean Bellorini propose à la troupe un travail autour de la pièce *Antigone* de Sophocle. Dès les premières répétitions, les comédiennes s'imposent comme un chœur de guerrières. Leur rapport au jeu est entier, vertical ; il est à la fois naïf et puissant, tant leur vécu et la conscience qu'elles ont du monde sont rares pour de si jeunes personnes. C'est le début de la création *Les Messagères*, qui verra le jour au TNP les 28, 29 et 30 juin 2023, ouvrant symboliquement la saison 2023-2024.

Cette création interprétée en langue dari et surtitrée en français s'appuiera sur la tragédie antique. En portant les voix de tous les personnages, les actrices viennent faire entendre leur intransigeance, leur souffrance, leur amour, leur humanité si complexe. Entre la joie énergique du jeu et l'acte politique transgressif, elles déploient le récit d'*Antigone*, la jeune femme qui dit non, passant avec aisance de l'incarnation la plus totale à l'évocation la plus subtile. Sous leurs pieds, un plateau recouvert d'eau ; au-dessus d'elles, une Lune immense, comme un œil spectaculaire suspendu. C'est en engageant un dialogue avec le Ciel que chacune apparaîtra, telle qu'en elle-même. *Les Messagères* sont ces citoyennes afghanes qui veulent dire en Occident leur amour pour leur pays et en être les ambassadrices fortes et résilientes. *Les Messagères* sont ces jeunes femmes du XXI^e siècle, qui résistent, se construisent et inventent leur destin, malgré tout.

À l'automne 2022, alors que les répétitions débutaient encore, *Bref* a rencontré Atifa Azizpor, comédienne de l'Afghan Girls Theater Group. Pour elle, c'est l'occasion de présenter le travail de sa troupe, sa découverte du texte de Sophocle et ses raisons de prendre la parole sur scène.

Pouvez-vous présenter l'Afghan Girls Theater Group ? Quand avez-vous rejoint cette troupe ?

Atifa Azizpor. En première année de lycée, j'étais à la recherche d'une activité artistique. Fresha Akbari, qui était en classe avec moi, m'a parlé de ce groupe dont elle faisait partie. Il a été fondé à la fin de l'année 2015. Au début, les filles jouaient dans un petit conteneur culturel. À partir de 2016, elles ont pu répéter à l'Institut français de Kaboul. Elles ont écrit et joué des textes en persan, auprès de spectateurs afghans. Les pièces pouvaient ensuite être invitées à jouer dans d'autres lieux, mais la plupart du temps le groupe jouait à l'Institut français, à l'occasion de journées culturelles.

Avant de rejoindre cette troupe, aviez-vous déjà une expérience de comédienne ?

Avant le lycée, j'étais dans une école privée où il y avait de nombreux programmes culturels et artistiques. Je faisais partie de l'équipe dédiée au service culturel et je participais à tous les ateliers artistiques proposés (décoration de l'école, dessins sur les murs...). On organisait des fêtes à différentes occasions (le début de l'année, le jour de l'obtention du diplôme, la journée des professeurs et des fêtes plus religieuses). Lors de l'une de ces fêtes, j'ai lu « Majnoun et Leila », un poème de Nizami Ganjawi¹ sur l'amour et sur la connaissance de soi. En juin 2022, au moment de la présentation de saison du TNP, j'ai d'ailleurs repris quelques phrases de ce poème traduit en français :

« Tu es fou
Mon sang coule dans tes veines
Je suis ta bien-aimée
Je suis ta Leila »

Parmi toutes les activités auxquelles je participais, j'avais une préférence pour le théâtre.

Pour quelle raison ?

Quand on est actrice, on traverse différents rôles, on expérimente différents personnages. C'est comme si on jouait le personnage d'une autre personne... C'est intéressant de ne plus être soi-même.

Vous aviez vu des spectacles de théâtre, à ce moment-là ?

Non, en Afghanistan c'est très rare de voir du théâtre. Les gens ne s'y intéressent pas trop. Les spectateurs sont majoritairement des étudiants de la faculté d'arts, qui sont obligés de s'y rendre ! J'avais quand même vu un petit spectacle dans une autre école privée qui disposait d'une grande scène de théâtre.

En fait, j'avais surtout vu beaucoup de films. Mais devenir actrice de cinéma me semblait difficile : il fallait étudier quatre ans à l'université.

Pour se former au jeu, il fallait passer par l'université ?

Oui. À l'université de Kaboul, par exemple, il y avait un grand département des arts, où l'on pouvait étudier la pratique du théâtre, du cinéma... Rejoindre l'Afghan Girls Theater Group me semblait plus facile : je pouvais jouer sans avoir à étudier pendant quatre ans... C'était complètement indépendant des études universitaires.

Vous êtes arrivée en France en août 2021.

Depuis, vous vous êtes inscrite à l'université, où vous apprenez le français et les arts de la scène et vous participez régulièrement à des sessions de travail avec Jean Bellorini, au TNP. Avez-vous l'impression de découvrir une nouvelle manière de travailler le jeu d'actrice ?

Oui ! La première fois que nous avons travaillé avec Jean Bellorini, c'était pour la présentation de saison de juin 2022. On s'était vu seulement quatre ou cinq fois. Il venait avec quelques idées assez fortes (un fond d'étoiles, la proposition de défiler sur le plateau, etc.) mais le principal restait à trouver. C'est ce que j'aime dans les répétitions avec Jean Bellorini : nous sommes constamment en recherche et puis, d'un coup,

¹ Nizami ou Nezami Gandjavi, né vers 1141 à Gandja, et mort en 1209, dont le nom complet est Nezam al-Din Abou Mohammad Elyas Ibn Youssouf Ibn Zaki Ibn Mou'ayyad Nezami Gandjavi, est un poète persan, reconnu pour sa force d'invention poétique.

nous arrivons à quelque chose de génial – et même à ce moment-là, on n’arrive pas vraiment à nommer ce qu’on a trouvé. On sent juste que c’est le bon endroit.

Vous avez ensuite travaillé autour de plusieurs textes, avant de vous mettre d’accord sur *Antigone* de Sophocle.

C’est le premier texte que nous avons travaillé ensemble. Nous avons ensuite pensé à d’autres choses, mais finalement nous sommes revenus sur cette pièce. On venait de créer un petit spectacle sur les droits des femmes afghanes et sur notre arrivée en France, et je crois qu’on avait envie d’une autre forme. *Antigone* était le bon texte car au fond, il s’agit du même sujet, mais on en parle autrement.

De quel sujet s’agit-il, selon vous ?

Il s’agit du fait qu’*Antigone* est une fille qui n’accepte pas la violence.

Connaissiez-vous cette pièce, avant de la travailler ?

J’avais entendu parler de Sophocle mais je ne connaissais pas cette pièce. J’ai lu plusieurs interprétations du livre sur Internet, sur les raisons pour lesquelles Sophocle avait choisi ce sujet.

Comment sonne ce texte, dans sa traduction en persan ?

La langue est assez difficile, il y a des mots très précis. C’est un perse ancien, très littéraire. Ce ne sont pas les mots que l’on utilise aujourd’hui ! Au quotidien, on utilise des mots assez communs, un vocabulaire plus relâché. J’aime la poésie car elle permet de dire la même chose mais d’une autre façon.

Que raconte le titre du spectacle pour vous, *Les Messagères* ?

Il y a ce personnage du messager dans la pièce, qui apporte parfois des mauvaises nouvelles, parfois des bonnes nouvelles. Il aide aussi les spectateurs à interpréter certains événements : pourquoi tel ou tel personnage agit ainsi. Et puis les comédiens et comédiennes, sur une scène de théâtre, font office de messagers. Ils veulent parler de choses.

En tant que comédienne, de quoi voudriez-vous parler ?

De beaucoup de choses ! Je veux montrer des mondes. Je veux montrer toutes les belles choses. Je n’aime pas la violence. Même si c’est pour les dénoncer, je crois qu’il y a suffisamment de personnes qui montrent les mauvaises choses sur les plateaux. Moi je veux montrer les belles choses. Je veux dire aux spectateurs qu’il y a d’autres possibilités.

***Antigone*, est-ce une histoire de belles choses ?**

Oui, même si c’est lié à des choses plus sombres. Le personnage de Créon n’est pas bon par exemple. Moi, ça ne m’intéresse pas vraiment de jouer des méchants. Je préfère jouer des personnages qui montrent des bonnes choses. Je préfère jouer *Antigone* par exemple. Elle est courageuse, directe. Elle ne veut pas rester calme ou silencieuse.



Atifa Azizpor, répétitions des *Messagères*, février 2022 © Jacques Grison

Et que pensez-vous d’Ismène ?

Ismène est plus jeune qu’*Antigone*. Elle veut se protéger, et protéger sa sœur. Je pense qu’Ismène, dans cette pièce, est en train d’apprendre ce qu’il en est de vivre dans ce monde, sur la Terre. C’est un beau personnage. Elle n’a pas encore fait l’expérience d’avoir à surmonter des problèmes. Elle ne veut pas de changements ou de défis dans sa vie. Mais quand *Antigone* est face à Créon, et qu’il la condamne à mort, Ismène revient du côté d’*Antigone*. À ce moment-là, elle a appris – même si ça ne change plus rien puisqu’*Antigone* a choisi son chemin. *Antigone* va mourir, quoiqu’il arrive. Mais si Sophocle avait écrit la suite de la pièce, Ismène en serait l’héroïne. Créon serait plein de regrets. Ismène aurait grandi, elle aurait appris.

***Antigone* choisit de mourir pour ses idées. Comment interpréter cette mort de l’héroïne ?**

Antigone n’a pas le choix, puisqu’elle n’a pas le pouvoir de changer les règles de Créon, de Thèbes. Elle choisit une autre règle, la sienne (même si en un sens, elle suit aussi la règle imposée par Créon, puisqu’elle accepte la punition). Alors elle meurt, oui, mais après sa mort la situation globale va changer. Si elle avait suivi la loi de Créon, elle aurait pu mener une vie « normale », mais la violence aurait continué, on ne sait pas jusqu’à quand. Par sa mort,

elle met fin à cette violence. Dans la suite que j’imagine à cette pièce, Créon ne veut plus être le roi de Thèbes. La nouvelle cheffe sera une femme, Ismène. Elle a appris beaucoup de choses, elle est devenue une femme politique et va construire un pays beau, juste, où la gentillesse est souveraine.

Ce serait donc une pièce qui parle de la manière dont les individus ont le pouvoir de changer tout un pays. Pensez-vous que ce soit possible ?

Oui ! Pourquoi pas ? *Antigone* est une très vieille pièce qui ne sera jamais ancienne. En ce moment, on voit bien que notre monde est plein de Créon, plein d’*Antigone*. Les personnages de Sophocle prennent toujours de nouveaux visages.

Propos recueillis par Sidonie Fauquenois, octobre 2022

Le printemps des jeunes

Grandir, vieillir : le théâtre, lien entre les temps

Ce printemps, deux spectacles programmés au TNP font valoir des écritures contemporaines à destination du jeune public et susceptibles d'entraîner les plus grands dans leur poésie et leur onirisme.

Avec *Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu*, présenté du 5 au 8 avril, le metteur en scène Julien Duval rend grâce à un texte d'une infinie délicatesse signé Philippe Dorin. Dans cette histoire, une petite fille construit sa maison imaginaire. Deux minutes plus tard, elle est devenue une vieille dame, qui porte toujours ses chaussures d'enfant. C'est l'heure de mourir, annonce un promeneur qui passe. Avant de disparaître, elle voudra rendre ses chaussures à la petite fille qu'elle était... Le promeneur accepte. Mais la petite fille retient la vieille dame, allume sans cesse la lumière. Ensemble, elles tentent d'échapper au froid de l'hiver, de retenir le temps, leur souffle, la nuit. Alors elles racontent des histoires, comptent les moutons, récitent des poèmes et refont la genèse du ciel. Elles s'octroient ce suspens, le temps d'une pensée, pour tenir à distance le promeneur qui revient. Julien Duval orchestre le face-à-face des deux âges avec une simplicité saisissante. Il imagine un décor d'une grande pureté, qui raconte l'espace mental, la perte, tout en déployant une atmosphère de rêve et de magie sur fond de neige. L'univers suggère la maison d'enfance de la vieille dame : elle est son coin du monde, son univers originel, le premier gîte de ses rêveries. Un écrivain entre deux temps pour saisir l'instant inouï de retrouvailles entre les deux personnages. Le spectacle touche à une sensation subtile : ce grand mystère de la vie contenu dans un petit vacillement universel, celui de l'être humain face à sa propre disparition. Aucune tristesse ici, au contraire. Une joie pleine anime la petite fille et la vieille dame, dont les deux cœurs espiègles s'agitent sur scène... Une heure durant, le temps de la vie fait corps avec le temps du théâtre, le temps du verbe, le temps qui façonne la fiction et l'imagination.

Du 25 au 28 avril, le TNP accueille quelques représentations du *Petit Chaperon rouge*, une création théâtrale de Joël Pommerat sur les routes depuis presque vingt ans. Le célèbre conte popularisé par Charles Perrault est ici livré le plus simplement possible : il était une fois une petite fille qui s'ennuyait dans sa maison. Sa mère, débordée, ne voulait pas

qu'elle sorte seule. Mais la petite fille décide tout de même de rendre visite à sa grand-mère, qui habite de l'autre côté de la forêt. Chemin faisant, elle bavarde avec son ombre, avec des fourmis : promenons-nous dans les bois, pendant que le loup n'y est pas... Mais cette fois le loup est bien là, qui guette au coin du bois. Sur scène, trois comédiens font le récit de la petite fille qui chemine et des frayeurs de l'enfance qui remontent à la surface : le noir, le silence, la solitude. Pour surmonter la peur, pas d'autre choix que de s'y confronter ; il faudra s'autoriser à aller vers l'inconnu, à goûter au danger, inhérent à l'existence humaine. La petite fille s'enfonce dans les bois, repousse les obstacles, jusqu'à apercevoir, enfin, le bout du chemin. Portée par trois générations de femmes, la petite fille, la mère et la grand-mère, cette histoire croise bien entendu la route d'un loup, figuré ici par une marionnette bestiale... Ce spectacle fondamental et délicieux, dans lequel le conte se meut en aventure théâtrale, est à découvrir de toute urgence tant il a largement contribué à révolutionner la scène du théâtre jeune public.

La Troupe éphémère : et de trois !

Depuis 2020, chaque saison, une Troupe éphémère naît et fleurit entre les murs du TNP. Une vingtaine de jeunes amateurs de théâtre, vivant à Villeurbanne ou ses environs, travaillent à la création d'un spectacle présenté au cœur de la saison, sur le grand plateau du TNP. Après *Et d'autres que moi continueront peut-être mes songes*, célébrant des grandes figures du TNP, et *C'est tout*, autour d'écrits de Marguerite Duras, cette troisième création explore les écrits du poète portugais Fernando Pessoa. *Fragments d'un voyage immobile*, mis en scène par Jean Bellorini avec la collaboration de Liza Alegria Ndikita et Jeanne Lahmar-Guinard, sera présenté en salle Roger-Planchon du 28 au 30 avril 2023.

Elena Guy, jeune comédienne qui participait déjà à la première Troupe éphémère du TNP, témoigne de cette nouvelle expérience.

« Depuis quelque temps, nous avons rendez-vous généralement le samedi, parfois le dimanche, pour environ quatre heures de répétitions. Nous nous voyons attribuer des textes, qui sont censés faire écho à nos personnalités bien différentes les unes des autres. Nous travaillons sur les poèmes du *Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa et superposons nos ressentis avec le texte. Ici, rien de figuratif,

ni rôles, ni pièce, ni intrigue linéaire. On peut expliquer ce choix par la volonté de montrer uniquement le comédien sur scène et non pas un personnage factice. De plus, étant donné notre grand nombre, il est impossible de trouver une pièce faisant intervenir autant d'acteurs... Cependant, nous participons tous pleinement, personne n'est remplaçable.

Notre metteur en scène, Jean Bellorini, voit les textes de Pessoa comme un espace commun, un désert par exemple, où toutes les divisions d'une seule et même personne sont réunies. La marche sous le soleil est rude, et chacun des protagonistes se laisse peu à peu aller aux folies de l'onirisme.

Chacun des textes est comme un court enregistrement, une trace de l'humanité qui peu à peu s'estompe. Un parallèle s'effectue avec la première Troupe éphémère, où l'objectif était de faire retrouver au public les spectres du TNP d'il y a 101 ans.

J'ai toujours été impressionnée de constater à quel point chaque texte sied à notre propre personnalité et non pas à celle d'un autre, que ce soit dans la première ou la troisième Troupe éphémère. Chaque texte porte une résonance particulière en chacun. Tout commence souvent, à chacune des répétitions, par un espace partagé par tous les comédiens. Tout le monde marche, s'arrête ou s'assied tout en gardant la conscience d'appartenir à un groupe, presque à un organisme vivant. »

Elena Guy, février 2023

**Je suis un évadé
Dès que je suis né,
En moi l'on m'a enfermé ;
Oui, mais je me suis enfui.**

**Si l'on se lasse
Du même endroit,
Du même être pourquoi
Ne pas se lasser ?**

**Mon âme est à ma recherche
Mais je suis en cavale,
Puisse-t-elle ne jamais
Me rencontrer !**

**Être un, c'est une prison.
Être moi, c'est ne pas être.
Je vivrai dans la fuite
Mais vivant pour de bon.**

Fernando Pessoa, *Cancioneiro*, « Entre le sommeil et le songe » (1930-1935), traduction Maria Antonia Câmara Manuel, Michel Chandeigne et Patrick Quillier.

MERAKI #2

Festival international de théâtre universitaire

2^e édition – du 23 au 27 mai 2023



© Antonella Mazzitelli

**« On dit d'un fleuve emportant tout qu'il est violent
mais on ne dit jamais rien de la violence des rives
qui l'enserrent. »**

Bertolt Brecht, « Mesures contre la violence », *Histoires de monsieur Keuner*

Le TNP et l'Université Jean Moulin Lyon 3 poursuivent leur collaboration à l'occasion de la deuxième édition du festival MERAKI : « Nous pouvons *ardre*, encore. La fabrique de la violence ». Au programme : dix créations étudiantes d'ici et d'ailleurs, des temps de rencontre et de pratique artistique, une journée d'études, des expositions, des visites guidées.

Quelle violence nous affecte ? Qu'elle soit proche ou lointaine, concrète ou symbolique, la violence semble inscrite dans la société des humains, fondée dans le malaise d'une civilité construite autour d'une « tendance native » à l'agressivité, à la destruction, à la cruauté. Et pourtant, cette même violence – cet élan, cette force – est aussi cette solidité permettant à une rivière de ne pas déborder ; elle est énergie qui forge, étincelle ardente apte à imaginer, motiver, fédérer les humains dans leurs gestes collectifs. La violence est aussi cette fureur capable de plier l'individualisme de « l'ère du singulier » en posture d'amitié, en parole partagée. Ainsi l'espace du théâtre, lieu de vérité et miroir de notre monde, ne se contente jamais d'une définition univoque. Enquêtons sur ce mot « violence » dans sa complexité et sa polysémie pour comprendre si l'humain d'hier ou d'aujourd'hui peut être ce sujet créatif ou cruel, capable toutefois d'aller au fond de son abîme pour briller dans sa réalité impétueuse, étincelante : violente.

Mardi 23 mai

**Université Jean Moulin Lyon 3,
Manufacture des Tabacs**

→ 9 h - 18 h Journée d'études

« Quand le théâtre universitaire s'attaque à la violence »

→ 18 h 30 *Nosotros*, d'après le texte *Esquisse des hauteurs* d'Alicia Kozameh

Création théâtrale multilingue dirigée par Sylvie Mongin Algan, 3.8 et compagnie, et Géraldine Berger, Cie On / Off

Mercredi 24 mai

TNP

→ 18 h 30 *Génération Black Out*, création originale à partir de témoignages étudiants

Atelier de théâtre en français dirigé par Corinne Ginisti et Rémi Abdelli, Cie Le Rayon Vert, Lyon 3

→ 20 h 30 *Le Cercle de craie caucasien*, de Bertolt Brecht – La Troupe, dirigée par Pascal Riou, UCLY

Judi 25 mai

→ 18 h *Bród*, création de Caitlin Kearns et Angelo Todaro

Atelier de théâtre multilingue dirigé par Flora Abd Rabo et Maria Loftus, Dublin City University

→ 20 h *An Inspector Calls*, de John Boynton Priestley
Atelier de théâtre en anglais dirigé par Oliver Firth, Clara Griffiths et Rebecca Mumby, Lyon 3

Vendredi 26 mai

→ 18 h 30 *Mujer y encierro*, d'après *La casa de Bernarda Alba* de Federico García Lorca et *Al margen* de Victorina Durán

Atelier de théâtre en espagnol dirigé par Francisco Villanueva, Lyon 3

→ 20 h 30 *Cómo fue la España encadenada*, de Carlota O'Neill, dirigé par Nieves Rodríguez Gómez et Juan José Reinoso Carmona
Escuela Superior de Arte Dramático de Sevilla

Samedi 27 mai

→ 18 h 30 *Déambulation poétique*

Atelier de lectures poétiques multilingues dirigé par Pierantonio Rizzato, Università degli Studi di Padova

→ 20 h 30 *L'imbecille*, de Luigi Pirandello
Atelier de théâtre en italien dirigé par Ilaria Moretti, Lyon 3

Gratuit sur réservation

Plus d'infos sur

tnp-villeurbanne.com ou univ-lyon3.fr



Bienvenue à

Christiane Jatahy *Depois do silêncio* (Après le silence)

Spectacle en portugais surtitré en français.

Paru en 2019, le premier roman d'Itamar Vieira Junior, *Torto Arado*, a été salué par la critique. L'auteur y dépeint le destin méconnu des petits agriculteurs brésiliens, descendants d'esclaves, qui tentent de retrouver sens et dignité dans les rituels du culte afro-brésilien du *Jaré* ou dans le contact avec une nature peuplée d'esprits anciens et de panthères magiques. Il inspire cette dernière création de Christiane Jatahy, qui scrute l'esclavagisme à partir du monde contemporain. Car, s'il semble mort sous sa forme de projet colonial, ses effets, eux, persistent et prolifèrent comme une mauvaise herbe. Mêlant documentaire et fiction, théâtre et cinéma, la metteuse en scène dresse le récit intime d'un passé non résolu qui ne cesse de se répéter. *Depois do silêncio* (Après le silence) se penche sur les ressorts de la violence sociale au Brésil, dans l'espoir de défricher un espace pour l'avenir.

Mathurin Bolze et Hédi Thabet *Ali*

Présentée dans le cadre du festival utoPistes, *Ali* est une pièce courte pour deux acrobates. Deux hommes, deux bustes, mais trois jambes. Les deux hommes commencent par se défier. Ils bataillent, se soutiennent et finalement ne forment plus qu'un ; un duo tenu de réinventer son centre de gravité. Dans cet étrange ballet, la force et la fragilité se complètent. Créée en 2008, cette pièce qui oscille à l'envi entre cirque et danse est un bijou de simplicité, beau comme un diamant noir.

Jeanne Candel et Samuel Achache *Le Crocodile trompeur –* *Didon et Énée*

À l'aide de matériaux puisés dans la littérature, la peinture, le cinéma et le documentaire, les artistes réunis sur scène « bricolent » l'opéra *Didon et Énée* de Purcell à l'aune des temps présents. Ils composent un spectacle théâtral, musical, émouvant et loufoque à souhait. Consacré par le Molière du meilleur Théâtre musical en 2014, ce *Crocodile trompeur* n'a pas fini d'étonner !

Save the date : du 20 au 24 juin Prix Incandescences 2023

Porté par les Célestins-Théâtre de Lyon et le TNP, le Prix Incandescences est l'occasion de découvrir, à travers dix maquettes et six spectacles, les talents de la scène théâtrale régionale ! La saison prochaine, le lauréat de la section « spectacles » du Prix Incandescences 2023 sera programmé aux Célestins-Théâtre de Lyon. Le lauréat de la section « maquette » recevra un apport financier et une programmation au TNP la saison suivante. Les présentations sont publiques et gratuites, soyez les bienvenus !

Agenda

Hommage à Jacno

2 expositions,
jusqu'au 30 juin

→ **Signé Jacno**
Maison Jean Vilar

→ **Oh Jacno !**
20 designers et
14 étudiants d'écoles
d'art françaises

France-fantôme

Tiphaine Raffier
du 31 mars au 7 avril

→ **stage de pratique
théâtrale
accueil et découverte
du spectacle**
vendredi 31 mars

**atelier jeu avec
la comédienne
Édith Mérieau**
samedi 1^{er} avril de 13 h
à 15 h 30 et dimanche
2 avril de 9 h 30 à
12 h 30

→ **passerelle Musée,
Fast and curious**
En quête d'immortalité
lecture par Kenza Laala,
durée 30 min,
mercredi 5 avril, à
12 h 30, Musée des
Beaux-Arts de Lyon

→ **résonance,
« Numérique, virtuel,
dystopie politique
et identité »**
en présence de
Tiphaine Raffier,
vendredi 7 avril à
12 h 30 au Théâtre
Kantor, 15 parvis
Descartes, Lyon 7
en partenariat avec l'École
Normale Supérieure de Lyon

→ **rencontre après
spectacle, jeudi 6 avril**

Dans ma maison de papier, j'ai des poèmes sur le feu

pour tous dès 8 ans
Philippe Dorin
et Julien Duval
du 5 au 8 avril

→ **rencontre après
spectacle**
mercredi 5 avril

L'Harmonie Communale

→ **La Peur**
François Hien et
Arthur Fourcade
mardis 11 avril
et 2 mai à 20 h 30

→ **Olivier Masson doit-il
mourir ?**

Estelle Clément-Bealem,
Kathleen Dol, Arthur
Fourcade, François Hien,
Lucile Paysant
mardis 25 avril et 9 mai
à 20 h 30

→ **L'Affaire Correra**
Collectif X
mardi 4 avril à 20 h 30
visite tactile du décor
mardi 4 avril à 19 h 30

→ **Les ateliers**
atelier #2 – L'institution
mardi 4 avril à 18 h
atelier #3 –
**La dimension politique
de l'enseignement**
mardi 9 mai à 18 h
ateliers gratuits, réservation
sur tnp-villeurbanne.com

→ **Les Veillées**
Veillée #1 –
L'invention du jeu
jeudi 27 avril à 20 h 30,
au TNP

**Veillée #2 – Qui fait du
théâtre et pourquoi en
faire ? (et pourquoi ne
pas s'en foutre ?)**

jeudi 11 mai à 20 h, au
Bac à Traille – Théâtre
de la Renaissance,
Oullins
**Intégrale veillées #1
et #2**
vendredi 12 mai
à 19 h, au Bac à
Traille – Théâtre de la
Renaissance, Oullins
7 € plein tarif / 5 € tarif réduit

Le Petit Chaperon rouge

Joël Pommerat
du 25 au 28 avril

→ **rencontre après
spectacle, jeudi 27 avril**

Troupe éphémère *Fragments d'un voyage immobile*

Fernando Pessoa –
Jean Bellorini
avec des jeunes
de 12 à 20 ans
du 28 au 30 avril

→ **rencontre après
spectacle**
samedi 29 avril

Depois do silêncio (Après le silence)

Itamar Vieira Junior –
Christiane Jatahy
du 23 au 26 mai
→ **rencontre après
spectacle, jeudi 25 mai**

Ali

Mathurin Bolze et
Hédi Thabet
du 23 au 26 mai

→ **atelier bilingue LSF-
français parlé**
atelier de découverte
des arts du cirque
vendredi 26 mai
de 17 h à 18 h 30
en partenariat avec le festival
utoPistes

Présentation de saison 2023-2024 jeudi 1^{er} juin à 19 h 30

→ **ouverture
des abonnements**
2 juin à 10 h
→ **ouverture
de la location**
7 juin à 10 h

Que ma joie demeure

Jean Giono –
Clara Hédouin –
Collectif 49 701
samedi 3 et dimanche
4 juin, spectacle-
randonnée, Théâtre
de Villefranche

Le Crocodile trompeur – Didon et Énée

Henry Purcell – Samuel
Achache, Jeanne
Candel, Florent Hubert
du 9 au 14 juin

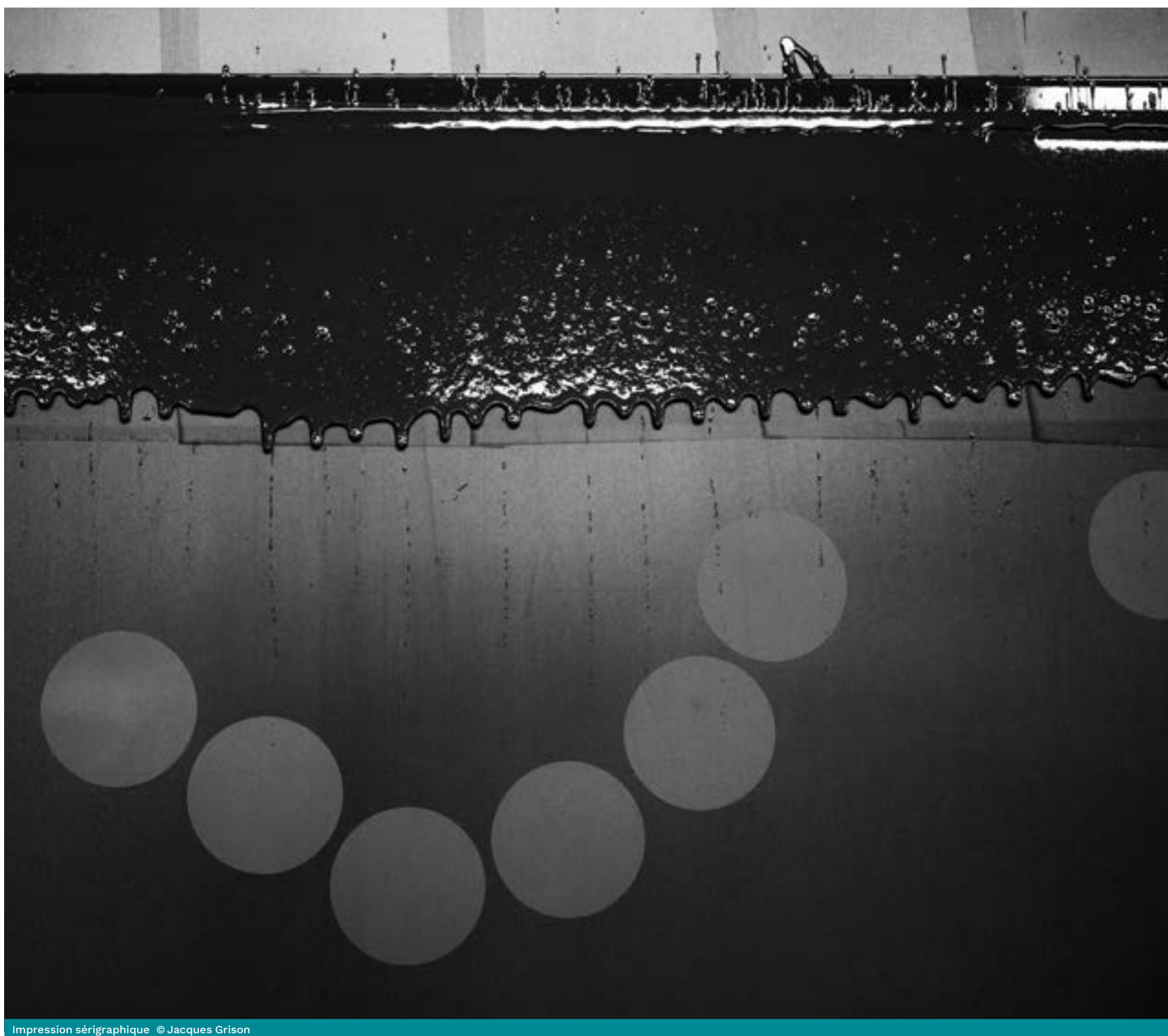
→ **passerelle Musée,
Fast and curious**
lecture *Folle Passion*
mercredi 7 juin à
12 h 30, Musée des
Beaux-Arts de Lyon

Prix Incandescences 2023

avec les Célestins –
Théâtre de Lyon
du 20 au 24 juin

Les Messagères

d'après *Antigone*
de Sophocle –
Jean Bellorini
avec l'Afghan Girls
Theater Group
du 28 au 30 juin



Bref #11, à paraître à la rentrée 2023

Formulaire d'abonnement

Je souhaite recevoir gratuitement les prochains numéros du *Bref*.

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Courriel _____

Bulletin à déposer directement à la billetterie du théâtre ou demande à faire parvenir par courriel à l'adresse contact@tnp-villeurbanne.com. Conformément au RGPD, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, rectification ou suppression des données confiées au TNP. Pour l'exercer, vous pouvez envoyer un mail à dpo@tnp-villeurbanne.com.

Théâtre National Populaire

direction Jean Bellorini
04 78 03 30 00
tnp-villeurbanne.com

Licences : 1-20-5672 ; 2-20-4774 ; 3-20-5674
directeurs de la publication

Jean Bellorini et **Florence Guinard**
responsable de la publication **Carine Faucher-Barbier**
rédaction **Sidonie Fauquenois**

rédacteurs invités **Philippe Delangle**, **Flore Garcin-Marrou**,
Elena Guy et **Fanette Mellier**
conception graphique et réalisation
Philippe Delangle et **François Rieg**, Dans les villes
réalisation au TNP **Caroline Coquelet**
Imprimerie FOT, mars 2023

Le Théâtre National Populaire est subventionné
par le ministère de la Culture, la Ville de Villeurbanne,
la Métropole de Lyon et la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

